

Philippe Madec

Urbanité et générosité

Aménagement urbain et patrimoine

Journées de l'Institut Régional du Patrimoine
à Plourin-Lès-Morlaix, mai 1996

Mesdames, Messieurs,

Pour éclairer les notions de projet et de patrimoine, et les ouvrir sur l'idée de la constitution d'un patrimoine contemporain, je les présenterai à la lumière de l'opposition ordinaire : tradition/modernité.

En règle générale les concepts de tradition et de modernité sont opposés. Cela m'étonne encore. Bien sûr, dans l'expérience moderniste, essentiellement donc depuis la fin du XVII^e siècle jusqu'aux années 60 de notre siècle, tout concourt à ce que soit forgée cette opposition entre tradition et modernité. On a vu se développer de la part des modernes, des conceptions aussi radicales que la *tabula rasa*, l'antihistoricisme, le rejet de la culture, l'utopie proposée comme modèle politique et social. C'est tout un florilège d'actions qui illustraient ce principe révolutionnaire selon lequel l'apparition de l'homme dans l'ère moderne — c'est-à-dire l'ère de son "autonomie" dans l'histoire — nécessitait la réécriture intégrale des fondements de son existence quotidienne. De ce point de vue, l'opposition entre tradition et modernité ne peut donc pas nous étonner. D'autant plus que répondant aux déclarations et aux réalisations fulgurantes des modernes, des réactions aussi radicales proposaient l'histoire comme une valeur refuge, le musée comme oasis de l'art, la vérité dans la culture d'avant-hier, le conformisme comme une pérennité. Bref, tout un florilège de réactions qui illustraient cette triste analyse selon laquelle l'apparition de l'homme dans l'ère moderne — l'ère de l'aventure insensée — procédait d'une perte de la mémoire collective.

Avec du recul, nous savons que cette opposition caricaturale a été constructive. Si l'on s'en tient au champ culturel, on peut citer comme des apports historiques irréductibles, du fait des modernes : l'avancée phénoménale et définitive du poétique et de l'abstrait, et du fait des autres : l'affirmation de la valeur essentielle des patrimoines et de l'histoire. Mais parce que tout ne fut pas aussi blanc et noir, souvenons-nous que ce sont deux modernes l'écrivain Prosper Mérimée et l'architecte Eugène Emmanuel Viollet-Le-Duc qui créent au XIX^e siècle la Caisse Nationale des Monuments Historiques — ce qui n'empêchera pas Viollet-Le-Duc de prendre de larges libertés avec l'histoire lors de la restauration de nos plus beaux monuments nationaux.

Le plus étonnant est que la tradition et la modernité continuent à être opposées. Pour comprendre cette situation, revenons sur la définition de la modernité et du Modernisme. Tous deux proviennent de l'adjectif moderne, mais leurs sens divergent fondamentalement.

Le Modernisme est une période de l'histoire au même titre que la période classique, celle renaissante ou celle médiévale ; son nom n'apparaît qu'en 1845 alors que le début de son développement effectif est au passage entre le XVII^e et le XVIII^e siècle. Est moderniste ce qui répond aux idéaux du Modernisme, dont le plus générique est : l'homme trouvera le bonheur par le progrès.

L'adjectif "moderne", lui, se forme au Moyen-âge en 1365 pour signifier ce qui est du temps de celui qui parle. Très vite on l'emploie pour signifier ce qui appartient à une époque postérieure à l'Antiquité. Ainsi disait-on des gothiques qu'ils étaient modernes relativement aux romans. On peut se souvenir favorablement des si nombreuses querelles entre Anciens et Modernes qui ont ponctuées l'histoire de l'art. On était donc moderne par rapport à quelque chose de précédent. C'est le poète Arthur Rimbaud qui transforme le fait d'être moderne en un état à part entière. "Il faut être absolument moderne" écrivait-il dans *Une saison en enfer*. On n'est plus moderne par rapport à l'ancien, on est moderne en soi quand on est sur la crête du présent. Cet état d'être moderne en soi et non pas relativement à l'ancien est la modernité.

Un des problèmes que nous avons à gérer aujourd'hui tient à ce que le fait d'être moderne a été accru au cours du Modernisme par l'action de moderniser, c'est-à-dire de rendre moderne, non seulement ce qui était à venir (cela allait de soi), mais aussi ce qui existait déjà, ce qui était déjà là, dont la ville (ce qui a produit les ravages que l'on connaît). Aujourd'hui le sens et les actions que recouvre la modernisation ont perdu de leur valeur, même si d'aucuns continuent à la pratiquer. On protège, on réhabilite, on préserve, on classe, on inscrit et on s'inscrit. Tout une suite d'actions positives qui ne peuvent pas empêcher d'être moderne, bien qu'elles s'inscrivent dans la lignée des réactions au Modernisme.

Soyons clair. Si l'on est d'accord avec l'histoire pour mettre de côté le Modernisme et la modernisation, il est malgré tout impossible de rejeter la modernité, surtout si l'on est passionné par la tradition. Paradoxe, pensez-vous ?

Pas du tout ! La modernité et la tradition sont indissociables. L'une est l'ombre de l'autre et réciproquement. Les gothiques furent modernes, les classiques aussi, Piero della Francesca comme Bach, Mozart ou Chardin. Tous appartiennent au patrimoine mondial et ont produit du patrimoine (musique, peinture, littérature, architecture).

La tradition et la modernité sont deux états de la culture. Elles sont deux intensités de la relation de la culture au temps, la relation d'un individu et celle du groupe social. Toutes deux ont à voir avec la fabrication durable de la culture. La modernité alimente la culture, elle rend vivante la tradition, elle l'enrichit. La tradition est la vitalité de ce qui s'est déposé, la vitalité du patrimoine. La modernité est la vitalité de ce qui est en train de se déposer. La modernité fabrique la culture, la tradition soutient la culture ; l'une et l'autre la maintiennent en vie. Le patrimoine en atteste au présent.

Aujourd'hui le centre-bourg de Plourin-Lès-Morlaix appartient au patrimoine de la commune, non pas parce qu'il a été construit mais parce qu'il est accepté, fondu, parce qu'il a fédéré il est devenu indispensable. Il appartient aussi au patrimoine de notre pays parce qu'il sert d'exemple non pas d'une utopie mais bien au contraire de ce qui est possible, simplement possible à partir du moment où l'on a compris que la culture est la base essentielle de la décision politique, et que cette décision ne peut pas être celle d'hier ou de demain, mais bien celle d'aujourd'hui. La revue d'architecture *d'A* faisait le bilan de l'année passées et, après avoir cité les grands projets les plus marquants de 94, elle nomme Plourin-Lès-Morlaix avec eux comme ce que l'on retiendra de 1994, à l'opposé de la grandiloquence. La M.I.Q.C.P. (Mission Interministérielle pour la Qualité des Constructions Publiques) termine ses séances de formations des maîtres d'ouvrage par la présentation de Plourin-Lès-Morlaix. Le journal Libération se déplace pour essayer de comprendre ce qu'est ce morceau de ville, modeste, moderne et breton. Le bourg figure dans le *Dictionnaire de l'architecture du XX^e siècle*, dictionnaire mondial. Je nomme ces références sans retenue, non pas par orgueil mais pour rendre hommage à Pierre barbier et à l'équipe municipale. Je le répète à qui veut l'entendre. Soyons sur ce point très clair : il n'y a pas de belle architecture sans une belle demande d'architecture, il n'y a pas de beaux aménagements urbains s'il n'y a pas une belle demande d'aménagement urbain. Il n'y a pas de production d'un patrimoine contemporain sans la véritable demande d'un patrimoine, c'est-à-dire sans la compréhension de la dimension historique de

l'architecture. Quand la demande est digne, la réponse ne peut que tenter de l'être. Quand la demande se fonde dans la culture, dans l'histoire, la réponse ne peut que chercher s'inscrire dans le mouvement de l'histoire et de la culture.

Vient enfin le maître-mot de cet accord profond entre la tradition et la modernité : le lieu. Tout vient du lieu. Tout vient de l'histoire et de la culture à l'œuvre dans un lieu. Ce lieu-là et pas un autre. Ici nous sommes à Plourin-Lès-Morlaix, même pas à Morlaix. Voilà pourquoi nous rejoignons l'universel — non pas comme les modernes le croyaient forts d'une solution valable partout et pour tous — mais parce que nous savons que seul le particularisme est universel, que seule la particularité est partout. La différence est partout.

Comment vivre en un lieu ? Quelle vie s'y déploie ? Telle est la question qui associe profondément, durablement, dans le même mouvement, la modernité et la tradition. Alors que la vie est la modernité même, le lieu est le support indispensable à toute sédimentation culturelle, à toute tradition. Le patrimoine est cette sédimentation matérielle mais aussi celle des activités humaines. Sédimentation dans la vérité du lieu, vérité unique, particulière à chaque lieu.

C'est la qualité du dépôt qui est en jeu. L'enjeu consiste alors pour nous qui œuvrons dans le présent à trouver les voies qui mènent sans rupture de la fabrication à la tradition. La clef de ce passage continu est dans la vie quotidienne. La tradition et la modernité participent de la vie quotidienne et c'est elle qui donnent les éléments de leur union.

La base la plus essentielle de l'accord mélodique entre la tradition et la modernité est l'usage. Il y a une permanence des pratiques sociales. Bien sûr les pratiques sociales évoluent mais si lentement que l'on peut voir inscrites les plus profondes dans une place du Moyen-âge comme dans une place moderne. Il en va de même pour les pratiques corporelles : les besoins primordiaux de l'homme en terme de mouvement du corps n'ont pas fondamentalement évolué. Projeter un espace moderne à partir des pratiques sociales et corporelles primordiales l'inscrit d'emblée dans la tradition, dans la pérennité parce qu'elles sont chevillées à l'humain.

Ce qui est dit à propos de l'usage, vaut pour l'emploi des matériaux, pour le respect des échelles, pour la source des formes et pour la reconnaissance des végétaux. C'est dans le rapport entre tous ces éléments et tous ces événements

que se tissent les connivences et les interrelations indispensables à la fabrication de l'urbanité. A partir du moment où sont respectés l'usage, les matériaux, les échelles, les formes et le paysage, l'authenticité peut écarter la fadeur et affirmer en puissance l'ancien et le moderne.

Je me suis attaché à des évidences, à des vérités partagées donc. La première, la plus banale est aussi la plus féconde : l'architecture est là pour installer la vie. L'architecture qui est une activité de la conscience, dispose de la matière pour installer la vie, elle en dispose et elle la dispose. C'est une activité de la conscience qui dispose de la matière pour installer la vie d'autrui. C'est une activité pour autrui, penser et faire pour autrui, double aspect de l'architecture. Double aspect de la politique ; double aspect de l'administration ; l'architecture qui est un acte public même lorsque l'on fait une maison n'est-elle pas toujours politique ?

Avec autrui arrive ce qui est enchâssée au creux de l'architecture : l'éthique. Ethique et architecture sont indissociables. Mais pour que l'architecture puisse répondre présente pour autrui, il faut qu'elle réponde présente pour elle-même. Voilà un nœud essentiel : plus vous pensez le principe de l'architecture (installer la vie des autres), plus vous augmentez le projet éthique de l'architecture. Parce que l'architecture répond à l'installation de la vie, parce qu'elle répond donc à l'être au monde, elle repose sur un fond ontologique, comme disent les philosophes : elle a à voir à l'existence la plus profonde de l'homme.

Vous sentez déjà que l'ambition de tout projet n'est pas esthétique. Il ne s'agit plus de créer de nouvelles expressions plastiques, mais de ramener l'architecture à la place où elle est attendue, vers un rôle plus humble, plus amical, plus amoureux, généreux en fait — c'est ce que l'on retiendra des modernes — altruiste, pour plus présence enfin.

Il me semble que l'architecture ne peut plus être spectaculaire. La forme des lieux et des bâtiments est la conséquence directe des données du monde, contexte, culture, société, économie, matière, technique, etc. donc de la présidence de la ville, présente ou en train d'à-venir. Cela nous attache à une éthique à l'œuvre, à une éthique à l'épreuve de la vie coulée contre le béton. C'est comme un "après vous, Madame" architectural, un après toi le monde, après toi la ville, après toi la vie, un après toi la beauté : "Passez devant, soyez à votre gré, vous m'y employez".

Et l'éthique emporte avec elle la générosité. Notre travail est fait pour l'autre. Pour que cet autre ait le sentiment d'un patrimoine nouveau, il faut qu'il se l'approprie. Il n'y a pas de patrimoine sans le sentiment de l'appartenance, à une communauté, à soi. Pour autoriser cette appropriation, pour la rendre la plus large possible, il faut donner beaucoup pour que chacun y prenne à son gré, s'y retrouve à son gré.

Il faut donner beaucoup : pas un lieu mais cinq ou dix ; pas un banc mais cinq ou dix ; pas un arbres mais cinq ou dix, ...

A nous, hommes et femmes du politique, à nous hommes et femmes du projet spatial, il revient de donner beaucoup à celui qui nous le demande et nous a marqué sa confiance.

A nous de donner beaucoup aux gens de la cité.